

Last call
pour le bonheur

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Last call pour le bonheur / Mélanie Cousineau.

Nom : Cousineau, Mélanie, 1979- auteur.

Identifiants : Canadiana 20220019096 | ISBN 9782897837440

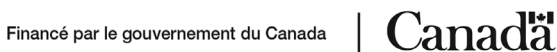
Classification : LCC PS8605.O9141 L37 2022 | CDD C843/.6—dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Sergey Chumakov, Val Lasless / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MÉLANIE COUSINEAU

*Last call
pour le bonheur*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Road trip : une virée mère-fille, 2021

Voyage désorganisé : Destination Floride, 2019

Voyage désorganisé, 2019

Tout va bien aller, Béatrice!, 2018

Deux sœurs et un pompier, 2017

Karaoké ! Impossible de faire des conneries dans l'anonymat, 2016

Moi, maman?, 2016



Mélanie Cousineau - Auteure



melaniecousineau.com

*À l'enfant qui sommeille en chacun de vous,
Qu'il guérisse les blessures du passé
pour mordre dans le présent
sans craindre l'avenir*

1

J'appuie le dos de ma main contre mon front et je pousse un soupir à fendre l'âme en passant un dernier coup de lingette sur le comptoir. Je suis brûlée. Vidée. Tous les muscles de mon corps me crient qu'ils sont à bout. Leur limite est atteinte. Maintenant, c'est le temps de rentrer chez moi. De tirer la *plug* pour ce soir et d'aller me reposer. Après tout, demain est un autre jour, non ?

La soirée qui se termine a été particulièrement occupée. Étourdissante, même. Les clients se sont succédé à une vitesse effrénée au bar derrière lequel je me retrouve à raison de... bah... beaucoup trop d'heures par semaine. Mais ce n'est pas grave. C'est comme ça que ça me plaît. Je me laisse étourdir tout en faisant ce que j'aime. J'adore ce boulot. Vraiment. Lui et moi, on est faits l'un pour l'autre. Dès le départ, ça a été le coup de foudre. Les étincelles, le feu d'artifice, tout le kit. Un *match* parfait, quoi. Je me revois, du haut de mes seize ans, quand j'ai franchi le seuil de cet endroit pour la toute première fois. Je me pensais forte. Je croyais tout connaître de la vie. Pouvoir m'organiser seule sans rien attendre de personne. L'ado endurcie que j'étais cherchait désespérément une échappatoire à son quotidien.

Acceptant finalement de suivre le conseil de mon père, j'ai cogné à la porte du Dolce Paolina. C'est là que j'ai réalisé que je n'avais pour seul bagage que quelques maigres connaissances de la vie. Que j'étais jeune et innocente, à la recherche d'une identité. D'une âme. Sous mes grands airs de dure, j'avais une

profonde entaille dans le cœur. Une blessure qui ne cicatriserait pas sans un changement d'environnement radical. Ainsi, ce restaurant au cachet unique s'est révélé être ma maison. Ma famille. Ici, je me sens à ma place. Vivante. Épanouie. Quoi demander de mieux ? Rien, je pense. Ici, j'ai l'impression d'être sur mon X. Pile au bon endroit, au bon moment.

Côté travail, du moins...

— Bon, je vous laisse, lancé-je à mes collègues, après avoir récupéré mes effets personnels dans le bureau. À demain !

J'agite une main mollassse derrière moi en guise de salutation avant de franchir la porte du restaurant, mon sac sur l'épaule. Écouteurs en main, prête à m'emplir les oreilles d'une douce musique, je sors dans la froideur de l'hiver. J'accueille le contact de l'air contre ma peau comme une bénédiction.

— Fred, attends !

Misère, pas moyen d'avoir la paix deux minutes ! À contre-cœur, je freine mon geste et fais volte-face. Louis-Patrick se tient devant moi, en simple chemise blanche, pantalon noir et souliers bien vernis.

— LP ! Qu'est-ce que tu fais dehors habillé comme ça ? Tu vas être malade !

Mon regard descend sur ses chaussures de cuir. Ça doit être glacial dans la neige. La situation a beau être absurde, le charme de mon collègue transparaît sous ses traits accueillants.

— Tu sais que je n'aime pas te savoir seule dans la rue à une heure aussi tardive.

Il serre les lèvres, geste qui fait craquer toutes les filles. Toutes les filles sauf moi, on s'entend. À mes yeux, Louis-Patrick est le grand frère que je n'ai pas eu. L'oreille attentive dont j'avais tant besoin.

— Donne-moi deux minutes, le temps que je récupère mes trucs. Je te raccompagne chez toi. Ma voiture est garée tout près.

Je m'impatiente, bien que l'attention soit délicate. Ma tête qui s'agite de gauche à droite trahit mon désaccord.

— Voyons, c'est ridicule ! Le temps que tu déneiges ton auto, je serai déjà rendue. Que veux-tu qu'il m'arrive dans cette petite ville ? Il n'y a pas un chat dehors.

Le regard insistant qui pèse sur moi me confirme qu'il n'y a pas matière à discussion.

Oui, papa !

— S'il te plaît, Frédérique, sois sage...

Sage ? Qu'est-ce que la sagesse a à voir là-dedans ?

— Comme tu veux. Mais dépêche-toi. J'ai hâte de retrouver mon lit.

— Décidément, quand la patience est passée, tu étais absente, hein ?

Je hausse les épaules, perdant un peu de mon mordant.

— C'est ce qui fait mon charme. D'ailleurs, tu n'es pas mieux. Il faut toujours que tu aies le dernier mot. Je me demande ce qui est pire entre les deux.

— Ce n'est pas vrai !

— Et voilà !

Il retourne à l'intérieur pour récupérer son manteau. À quoi bon m'obstiner quand la cause est perdue d'avance ?



Moins de dix minutes plus tard – le temps que ça m'aurait pris si j'avais pu marcher –, Louis-Patrick gare son Audi devant chez moi. Instantanément, mon visage s'illumine. Cette coquette maison que je loue depuis plusieurs années a tout pour elle. Nichée entre deux bâtiments à l'air quelconque, elle se démarque par ses antiques portes de bois verni et ses colonnes d'une blancheur éclatante. On la devine accueillante. Chaleureuse. Quand mon regard balaie la fenêtre du salon, mes traits se rembrunissent.

— On dirait que tu as des visiteurs.

— *Thomas* a des visiteurs, rectifié-je. Encore.

Louis-Patrick me connaît suffisamment pour comprendre que la situation ne me plaît pas du tout. D'autant plus qu'il est passé minuit et que je suis crevée. Je me tourne vers lui pour le remercier de m'avoir raccompagnée quand il se matérialise de l'autre côté de ma portière, qu'il ouvre avec galanterie. Une parcelle de bonne humeur renaît en moi. C'est tout à fait lui d'agir ainsi. LP a un grand cœur. Seulement, celle pour qui il a vibré durant de nombreuses années l'a fait voler en éclats avant de les piétiner avec vigueur. Résultat : à quarante-cinq ans, il est célibataire, sans enfants, incapable d'accorder sa confiance à nouveau. Quel gâchis ! Chaque fois que je m'attarde à cette réalité, une profonde tristesse m'envahit. Pourquoi ceux qui méritent de vivre le grand amour n'y arrivent-ils pas alors que d'autres ont la chance de l'avoir et font tout pour le saboter ? Cette pensée me ramène à ma propre existence. Si seulement les choses avaient été différentes...

— Ça va ?

Mes épaules tressautent.

— Hum, hum.

Je m'extirpe du véhicule et chasse rapidement le malaise qui s'insinuait en moi.

Pitié, pas maintenant. Je n'ai plus l'énergie pour ça.

Me voilà devant la volée de marches qui mène à ma porte. Sur le mur de brique, le chiffre 3 de mon adresse se balance au gré du vent. Bon, une autre affaire ! Je devrai encore appeler le proprio pour qu'il le fixe de nouveau. Pourquoi ne pas simplement mettre une plaque métallique sur laquelle 113 est écrit en gros caractères ? Ça réglerait le problème pour de bon. Je n'aime pas les solutions temporaires, elles ne sont que des pertes de temps. C'est comme mettre un *plaster* sur une blessure. Ça la dissimule pour quelques jours, mais ça ne la guérit pas. Il faut agir. Passer à l'action.

Et toi, Fred, qu'attends-tu pour passer à l'action ?

Si tu continues, tu vas vider la boîte de plasters au grand complet !

Cette pensée de mon inconscient m'arrache une grimace qui n'échappe pas à LP.

— Ça va ? s'enquiert-il.

— Bien sûr !

Mon ami fronce les sourcils. Il n'est pas dupe. Il sait que c'est faux. Pour la première fois, le silence qui plane entre nous me gêne. Je m'efforce de chasser cette sensation d'un bon coup de balai dans le derrière en feignant une assurance que je suis loin de ressentir.

— Merci pour le *lift*! C'est vraiment gentil, même si ce n'était pas nécessaire.

LP sourit, ce qui dévoile l'écart entre ses incisives supérieures. Je retiens un rire. Le sujet a souvent fait l'objet de moqueries entre nous. Je reporte plutôt mon attention sur les ombres qui se dessinent derrière le rideau de mon salon. J'imagine le scénario sans difficulté. C'est la même histoire qui se répète. Encore et encore.

Tant que tu te contenteras d'un simple plaster, c'est ce qui risque d'arriver.

Je ferme les yeux, espérant ainsi faire taire ma voix intérieure. Si j'écoutais mon instinct, je rebrousserais chemin. J'irais plutôt passer la nuit à l'hôtel, m'octroyant ainsi un petit luxe hautement mérité. Je n'ai aucune envie de retourner dans ce chaos. J'ai l'impression de vivre le jour de la marmotte. Alors que j'ai adoré cette maison, maintenant, mon cœur se tord à sa simple vue. Je ne m'y sens plus chez moi, même si le paiement du loyer est prélevé de mon compte mois après mois.

— Tu veux marcher un peu?

La voix de Louis-Patrick me ramène à l'instant présent. Sensible à mon état, il n'a rien manqué de ma contrariété.

— Bonne idée.

D'un coup de baguette magique, je relègue ma fatigue au second plan. Mon envie pressante de me coucher s'est subitement envolée. La beauté du paysage prend maintenant tout l'espace alors que nous longeons le trottoir. Le silence qui règne est fort bienvenu. Je l'accueille avec bonheur, souhaitant faire le vide dans mon esprit. Mine de rien, les flocons n'ont pas cessé de tomber depuis ma sortie du restaurant, si bien que le sol est maintenant recouvert d'une épaisse couverture blanche. D'un geste naturel, Louis-Patrick glisse son bras sous le mien. Un vrai

gentleman. Avec les années, nous avons développé une relation qui va au-delà de celle qui lie de simples collègues de travail, tous deux conscients de la grande complicité qui nous unit. Mis à part le fait qu'il a tendance à me surprotéger et à décider pour moi, nous ne nous sommes pratiquement jamais chicanés. De fil en aiguille, nous en sommes venus à nous confier, à nous ouvrir sans la peur d'être jugé. Voilà pourquoi, alors que nous avançons d'un même pas dans la nuit, je n'hésite pas à laisser aller ma tête contre son épaule. Je savoure la tranquillité que ce contact me procure.

— Ça fait du bien un peu de calme après la soirée folle qu'on a eue au resto.

Louis-Patrick resserre son étreinte. Les flocons s'agglutinent dans ses cils alors qu'il contemple le ciel.

— C'est vrai. En plus, tu es celle qui connaît le plus gros achalandage derrière le bar. Je suis certain que de nombreux clients viennent juste pour te voir.

Mon coude s'enfonce doucement dans son flanc.

— Arrête, tu racontes n'importe quoi ! Pas besoin d'inventer des histoires pour me remonter le moral, tu sais ?

Un air taquin se dessine sur son visage.

— Ne fais pas l'innocente, Fred. Tout le monde sait que tu attires les hommes comme des mouches. Ce n'est pas ta faute.

Ça alors, il est sérieux ! Je m'apprête à m'opposer quand son index m'empêche de le faire.

— Pourquoi nier la situation ? Prends le compliment quand il passe. Ils sont sous ton charme jusqu'à ce qu'ils découvrent ton sale caractère...

— Pff!

Je hausse négligemment les épaules, abandonnant une fois de plus une cause perdue d'avance. Nous reprenons notre marche lente, laissant l'empreinte de nos pas dans la neige.

— Tu as de belles qualités aussi. D'ailleurs, j'espère que Thomas en est conscient. C'est une chance qu'il a de t'avoir dans sa vie.

À ces mots, mon cœur se serre. Les muscles de mon cou se raidissent. La beauté du moment s'évanouit.

— Fred, qu'est-ce qui se passe? Je vois bien que quelque chose te tracasse.

Quelque chose me *tracasse*? Le mot est faible. Je dirais plutôt que la situation m'empoisonne l'existence. Carrément. D'un côté, j'ai une folle envie de me confier, d'enfin me libérer de ce poids que je traîne sur mes épaules partout où je vais. De l'autre, je crains de regretter mes paroles. Je suis bien placée pour savoir qu'agir sous le coup de l'émotion n'est jamais une bonne chose.

— Ton habituelle légèreté a disparu à l'instant où tu as vu que ton *chum* avait des invités. Si ça t'embête, pourquoi ne le lui dis-tu pas?

Mes yeux piquent. Mes bras se tendent le long de mon corps alors que la colère monte. L'épineux sujet va même jusqu'à provoquer de légers tremblements.

— Arrête, ça n'a rien à voir! En fait, oui, peut-être un peu. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Mes paroles sont aussi confuses que mes émotions, qui sont passées de la rage au découragement en un instant. Mon esprit est en pleine ébullition.

Vas-y, Fred, tu t'es retenue assez longtemps ! Vide ton sac.

Ma voix intérieure a raison. Mon supplice a assez duré. Je prends de grandes inspirations avant d'enfin me libérer du poids qui pèse sur mes épaules.

— Ce n'est pas la joie en ce moment avec Thomas. On navigue en pleine tempête. Le bateau prend l'eau de partout. Je voudrais sauter avant qu'il soit trop tard parce que j'ai l'impression que si je ne le fais pas maintenant, je vais couler à pic aussi. Je ne sais plus quoi faire, LP. Je me sens démunie.

Le picotement de mes paupières s'est intensifié. Des larmes d'amertume viennent maintenant mourir contre mon foulard avant que j'aie le temps de les essuyer du revers de la main. Immobile face à moi, Louis-Patrick m'observe, la tête légèrement inclinée. Ses iris sombres luisent sous le lampadaire qui nous surplombe. Avec une douceur inouïe, il sèche mes pleurs puis il m'attire à lui. Ses bras se referment, m'emprisonnant dans une cage de laquelle je ne veux plus m'échapper.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Je soupire.

— Je ne sais pas...

En vérité, je ne voulais pas en parler. Je préférerais croire que ce n'était qu'un mauvais moment à passer, que les choses rentre-raient bientôt dans l'ordre. Seulement, là, ça n'a plus de sens. Je dois m'ouvrir les yeux et cesser de m'enfoncer la tête dans le sable. La situation ne changera pas. Thomas ne changera pas. À cette pensée, de nouvelles larmes s'échappent de mes paupières à demi gelées. Louis-Patrick me caresse tendrement le dos.

— Pauvre chouette, tu as gardé ça pour toi tout ce temps-là ! Ça a dû être pénible.

Ainsi lovée, je perds la notion du temps. La seule chose que je sais, c'est que je me sens bien. Qu'enfin, quelqu'un me comprend.

Difficile d'être comprise quand tu ne te confies à personne...

Je secoue discrètement la tête pour faire taire cette voix énervante qui est toujours contre moi, même si je sais pertinemment qu'elle a raison. Dans la vie, j'ai appris à ne compter que sur moi. J'ai tant de fois eu besoin de soutien, mais mes espoirs n'ont trouvé écho en personne. Papa était là, veillant à ce que je ne manque de rien, mais il n'a jamais su voir au-delà de ce qui était visible à l'œil nu. Il n'a jamais compris comment je me sentais, n'a jamais saisi l'ampleur de ma détresse. Ainsi, je me suis endurcie. Je me suis forgé une carapace. Une barrière invisible s'est dressée entre les autres et moi afin de me protéger des éventuelles blessures. Un mécanisme de défense tout à fait normal, j'imagine.

Par la suite, Louis-Patrick est entré dans ma vie et j'y ai gagné un allié. Une oreille attentive. Toutefois, malgré notre complicité grandissante, j'ai toujours gardé pour moi certains détails de mon passé. Un jardin secret qui n'appartient qu'à moi. Ce qui m'a manqué durant toute ma jeunesse, c'est la présence rassurante d'une famille. Ce cocon au creux duquel on se cale, protégé du monde entier. Pour ma part, ce cocon n'a jamais existé. Ni ma mère ni personne n'a jamais pu me l'offrir. J'avais donc deux choix : jouer les victimes toute ma vie et chercher la pitié des gens, ou rester positive en me concentrant sur ce que j'avais plutôt que ce qui me manquait. J'ai choisi la deuxième option. J'ai fait de mon bonheur ma priorité.

Me libérant de l'étreinte de Louis-Patrick, je retire un gant afin d'éponger mes yeux. Un rire m'échappe.

— Pauvre toi, tu ne t'attendais sûrement pas à gérer une crise de larmes, hein ? Je m'excuse ! Je pense que la fatigue que je ressens n'aide pas. Je dois avoir l'air folle avec mon maquillage qui a coulé.

Un demi-sourire accueille mes paroles.

— Tu es toujours belle, Fred.

Me voilà de nouveau mal à l'aise. Il est vraiment temps que cette soirée se termine. Feignant n'avoir rien entendu, je reprends la marche. Mon ami en profite pour creuser le sujet.

— Je pensais que vous étiez bien ensemble, Thomas et toi.

Moi aussi, figure-toi donc !

— Au début, oui. *J'avais l'air* heureuse, du moins. Seulement, j'ai réalisé que je m'étais oubliée dans cette histoire.

Un hochement de tête entendu accueille mes propos.

— Depuis que je suis avec Thomas, toute mon attention est axée sur son bien-être. Sur ses désirs et ses aspirations. Je croyais que mon propre bonheur passait par le sien. J'avais tout faux.

Mon ami s'empare de mes mains, qu'il emprisonne de ses longs doigts de pianiste.

— Ça m'attriste de te voir comme ça. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Si seulement je le savais, expiré-je. Je ne peux quand même pas le mettre à la porte. Il est encore trop fragile, il a besoin de moi. La perte de son emploi a été une grande épreuve pour lui.

Thomas a été licencié il y a quelques semaines de l'entreprise qui l'employait depuis plusieurs années. La situation économique a fait en sorte que de nombreux postes ont été supprimés,

le sien n'ayant pas été épargné. Depuis, il peine à se remettre de ce choc qu'il a vécu comme un cuisant échec. Il a perdu toute confiance en lui. Il s'enlise dans un trou sans fond.

— Surtout, ça ne me ressemble pas d'agir comme ça. Je n'abandonne pas les gens que j'aime quand ils ne vont pas bien.

— Je comprends, mais...

— Mais quoi ?

Louis-Patrick se gratte la nuque. Son malaise est flagrant.

— Tu ne devrais pas porter ce poids-là sur tes épaules. Tu en as déjà assez avec le boulot. Je comprends que tu veuilles soutenir ton *chum*, mais c'est à lui de faire les démarches pour aller mieux. De trouver un autre emploi. Avec ses qualifications, ça ne devrait pas être trop difficile, non ?

— Pour ça, il faudrait d'abord qu'il s'y mette..., murmuré-je en baissant la tête.

Je ne désire pas m'étendre davantage sur le sujet.

— De toute manière, ce n'est pas avec toi que je devrais parler de ça, mais avec Thomas. C'est lui le principal concerné dans cette histoire. Tu sais à quel point je n'aime pas les ragots.

— Chère Fred ! Toujours aussi droite, même dans les épreuves.

Sans nous en rendre compte, nos pas nous ont ramenés devant chez moi. Nous restons silencieux un moment, alternant le regard entre ma demeure et nos pieds recouverts de neige. Les chaussures bien vernies de LP ont fait place à des bottes noires très stylisées. Cher Louis-Patrick, élégant jusqu'au bout des orteils !

— Eh bien... je vais rentrer, lancé-je sans grande conviction. Il est tard, mon lit m'appelle.

— D'accord, je te laisse te reposer. Tu en as grand besoin. Mais je te préviens, cette discussion est loin d'être terminée. On en reparlera dès qu'on aura plus de temps devant nous.

Je m'avance et appuie ma tête contre son épaule. J'emmagasine son énergie avant d'affronter ma triste réalité.

— Merci pour ton écoute, dis-je en reculant d'un pas. Je l'apprécie vraiment. Je peux compter sur ta discrétion, j'imaginerai ? Je n'ai pas envie d'ébruiter la situation.

Un sourire taquin illumine ses traits.

— Ébruiter quoi ? On a juste marché, non ?

Mon secret est en sécurité, j'en ai la certitude. Tout doucement, LP se penche et dépose deux baisers sur mes joues. Quand il rive son regard dans le mien, je me sens basculer. J'ai l'impression qu'il peut lire au fond de mon âme. L'instant d'après, il regagne son véhicule et disparaît dans la nuit.



J'ai à peine ouvert la porte de la maison que l'odeur de cigare me monte au nez. Fulminant intérieurement, je retiens un haut-le-cœur, de même qu'une traînée de paroles cinglantes qui n'apporteraient rien de bon à personne. Ne trouvant aucun crochet libre sur le portemanteau, je me contente de rouler le mien en boule avant de le jeter négligemment sur le sol jonché de bottes sous lesquelles une mare d'eau sale s'est formée. Tant pis pour l'état dans lequel je le retrouverai, je n'ai pas la force de gérer cette situation ce soir. Ou plutôt cette nuit. Une heure vingt-deux s'affiche au cadran de ma montre intelligente.

Bien que je sois épuisée, l'envie soudaine de me prélasser dans un bain chaud me prend. Ne faisant ni une ni deux, je me dirige vers la salle de bain avec pour unique mission de passer inaperçue. Je relève le défi haut la main. Les hommes sont si

absorbés par leur partie de poker qu'ils ne réalisent même pas ma présence, en plus de la musique *death metal* qui résonne. Étonnant que les voisins n'aient pas porté plainte pour bruit excessif. Aussi, il y a fort à parier que la bière et la marijuana qu'ils ont consommées aient considérablement diminué leur attention. Le nuage de fumée qui flotte au-dessus de la table ronde n'échappe pas à mon attention, mais une fois de plus, j'abandonne la bataille.

Une chose à la fois, Fred.

En retirant mes vêtements, j'ai l'impression de tirer un trait sur la longue journée que j'ai eue. Je m'assois sur la toilette, puis me retrouve les fesses dans l'eau froide. Grrr! Est-ce si compliqué de baisser la lunette de la cuvette après en avoir fait l'utilisation? Si j'avais su que vivre avec un homme comportait autant d'irritants, je me serais abstenue de faire cette demande à Thomas il y a quelques mois. D'ailleurs, je n'en ressentais pas vraiment le désir. Je l'ai fait davantage pour lui faire plaisir.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai visé dans le mille avec ma proposition. Les yeux de Thomas se sont éclairés et il a poussé un cri de joie en me soulevant de terre... en plein restaurant bondé, celui-là même où je travaille! Quelle honte j'ai ressentie devant mes collègues dont je suis la supérieure immédiate! Depuis, les déceptions s'accumulent les unes après les autres. Je n'ai aucun répit, c'est essoufflant, à la fin. Les coups de tête ne sont pourtant pas ma tasse de thé. J'ai l'habitude de faire des choix réfléchis, éclairés. Ça m'apprendra à vouloir plaire plutôt qu'à me concentrer sur mes propres besoins.

Passant outre ma colère grandissante, je m'installe confortablement dans la baignoire, la tête appuyée contre la serviette que j'ai enroulée sous ma tête. Pour contrer le bruit des hommes de Néandertal, j'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles et j'écoute enfin ma musique. Celle à laquelle je n'ai pas eu droit

en quittant le resto. Fermant les yeux, je tente de faire le vide dans mon esprit, m'abandonnant à la voix douce de Beyries, une découverte musicale dont je ne peux plus me passer. La chaleur de l'eau et les bulles parfumées font leur œuvre puisque je sombre lentement dans une profonde détente.

Quand j'ouvre les yeux, une heure plus tard, je constate que l'eau désormais fraîche de la baignoire a fait naître des frissons à la surface de ma peau. La porte entrouverte m'indique que quelqu'un est entré dans la pièce pendant que je sommeillais. J'espère que ce n'est pas un des abrutis que j'ai aperçus plus tôt ! Je préfère croire que c'est Thomas et qu'il n'a pas osé me déranger.

Ce qu'on ne sait pas ne fait pas mal.

L'esprit encore embrumé, je m'enveloppe dans une serviette avant de me diriger vers la chambre. Au passage, je découvre la cuisine vide. Les visiteurs importuns sont partis. Un léger sourire naît sur mes lèvres alors que je marche jusqu'à la chambre. J'y trouve Thomas, allongé à même la couette, encore vêtu de la tête aux pieds. Il n'a même pas pris la peine d'éteindre la lampe de chevet. Sa lumière diffuse guide mes pas. Je me surprends à l'observer quelques secondes, cherchant au plus profond de mon cœur un restant de sentiment amoureux. À mon grand désarroi, je n'en trouve pas. Peut-être est-ce la fatigue, mais tout ce que j'y dénêche, c'est de la pitié. L'homme étendu devant moi fait peine à voir. Il n'a plus rien de celui que j'ai déjà aimé. Disparu celui avec qui j'ai ri à en avoir des crampes au ventre. Ai-je rêvé les doux moments que nous avons partagés ? Étais-je si aveuglée par celui que je souhaitais qu'il soit que je n'ai pas su le voir tel qu'il était vraiment ?

Prenant soin de ne pas le réveiller, j'éteins la lumière en retroussant le nez afin d'éviter la forte odeur de bière et de fumée qui émane de son corps flasque. J'enfile ensuite une chemise

de nuit et je me dirige vers le salon. Le sofa semble beaucoup plus attrayant que mon propre lit. Saisissant une couverture et un oreiller dans le repose-pieds, je m'allonge sur le côté, dans l'espoir de retrouver rapidement le sommeil.



Malheureusement, ma nuit n'a pas été très reposante. Mon sommeil a été agité et mes pensées ont poursuivi leur course folle même si mon corps, lui, essayait de recharger sa pile. Aucune des positions que j'ai adoptées n'a réussi à me transporter au pays des rêves. Résultat : à peine quelques heures plus tard, me voilà bien réveillée.

Emmitoufflée dans l'épaisse couverture qui m'a tenue au chaud, je marche vers la cuisine, où je remplis distraitement le réservoir d'eau de la cafetière. Rien de mieux qu'un café corsé pour bien démarrer une journée. Je n'ai pas l'habitude d'être debout de si bon matin, mais ce n'est pas grave. J'aurai davantage de temps pour accomplir tout ce que je souhaite avant mon service du soir. Je dois aussi rencontrer Louis-Patrick et quelques autres collègues afin de voir aux derniers détails du *party* de retraite que nous préparons pour notre patron, Pietro. Propriétaire fondateur du Dolce Paolina, pas un jour ne s'est écoulé sans qu'il mette les pieds dans ce restaurant qu'il a baptisé en l'honneur de sa douce épouse. Dévoué corps et âme à cet endroit, Pietro mérite une fête à la hauteur de l'homme exceptionnel qu'il est. Du rôle de deuxième père qu'il a joué auprès de moi en me révélant tous les secrets de l'univers de la restauration. Grâce à lui, j'ai trouvé ma voie. Ma couleur.

Pendant que le café est en préparation, je jette un regard circulaire sur la pièce. Le spectacle est triste à voir. Désolant. Je ne suis pourtant pas au bout de mes surprises puisque, quelques secondes plus tard, j'aperçois le vase en terre cuite, fait des mains

de ma grand-mère, rempli de mégots et de cendre. Celui-ci résulte d'une merveilleuse journée que j'ai passée en sa compagnie dans un café-céramique. Sachant à quel point j'y tenais, elle me l'a donné juste avant son décès. Le voir ainsi profané m'atteint profondément. Encore une preuve que Thomas n'a plus de respect à mon égard. Il vit chez moi gratuitement et il ne porte aucune attention à ce que je possède. Il se fiche de tout. Je veux bien croire que la perte d'un emploi est difficile, mais là, il dépasse les bornes ! Avec ses dernières frasques, il vient de faire déborder le vase qui était déjà bien rempli.

Alors que je devrais m'effondrer de découragement, un sentiment opposé m'envahit. Un sentiment fort, ou plutôt une conviction. Une certitude. Soudain, tout s'éclaircit dans mon esprit. Je sais ce que je dois faire pour retrouver ma paix intérieure. Pour renouer avec moi-même. Pour remettre mon bonheur en priorité. Peu importe que ce geste ne me ressemble pas du tout. Surtout, il me faut agir maintenant, avant que la force ne me quitte.

Habité d'une grande détermination, j'ouvre l'armoire sous l'évier et je m'empare d'un gros sac-poubelle. J'y jette toutes les traînées qui me tombent sous la main, sans me soucier qu'elles soient recyclables ou pas. La période de clémence a assez duré. Le glas vient de sonner. Thomas et moi avons eu de multiples discussions à ce sujet, mais rien n'a changé. Je sais maintenant que ça n'arrivera pas. Inutile de demeurer dans mon monde de licornes et d'espérer l'impossible. En ce délicieux matin ensoleillé d'hiver, je choisis de reprendre le contrôle de ma vie. Et de forcer le changement.

Le reste de la matinée passe à la vitesse de l'éclair. Une musique tonitruante est crachée dans mes oreilles alors que je récurer chaque recoin de ma demeure. Quand j'arrive dans la chambre à coucher, dernière pièce de ma mission sauvetage/nettoyage, je

découvre un amas de couvertures avec des cheveux sombres et hirsutes qui dépassent près des oreillers. D'un geste sec, j'ouvre les rideaux. La lumière jaillit dans la pièce.

— Bé! Qu'est-ce que tu fous?

— Ce que je fais? Je te réveille, c't'affaire. Il est assez tard.

Un grognement sourd me provient de sous les couvertures. Thomas s'y est enfoui la tête pour se protéger de la clarté.

— Allez, debout, dis-je d'un ton autoritaire en lui tapotant le pied au passage, en direction du placard. Une grosse journée t'attend.

Je choisis minutieusement les vêtements que je porterai pour ce jour qui marque un renouveau pour moi. Je me prépare à les mettre quand Thomas se redresse dans le lit, enfilant maladroitement ses lunettes. Il me fixe, suspicieux, et se gratte la nuque avec vigueur.

— Eille, je sais pas ce qui t'arrive, mais tu gosses solide ce matin. Qu'est-ce qui se passe, coudonc?

— Il se passe que j'ai pris une grande décision, Thomas. Tu as bien dormi, j'espère?

Nouveau regard inquiet pendant que je glisse ma tête dans l'encolure de mon chandail.

— Pourquoi?

— Parce que tu auras besoin de toute ton énergie pour ramasser tes affaires.

— Hein? OK, là, peux-tu te calmer et attendre que j'aie pris mon café avant de jouer aux devinettes? Honnêtement, je ne file pas trop pour ça aujourd'hui.

Awh ! Avez-vous entendu ça ? *Monsieur* ne file pas trop pour ça ! Je passe près de m'étouffer avec ma salive. Faisant fi de ces paroles absurdes, je ferme la porte du placard et marche dans sa direction.

— Comment je te dirais bien ça ? demandé-je d'un air faussement songeur en m'asseyant sur le lit, l'index sur les lèvres. Aujourd'hui marque le début de ma nouvelle vie, Thomas. C'est ça, continué-je, fière. Comme un nouveau départ. Mais sans toi. Là, je vais partir pour la journée et quand je vais rentrer ce soir, je veux que tu sois parti. Tu m'entends ?

— ...

— Tu laisseras ta clé sur la table. Surtout, n'oublie rien parce que ça va se retrouver aux ordures.

Sans un mot de plus, je bondis sur mes pieds et sors de la chambre pour me rendre à la salle de bain. J'entends dans mon dos mon ex-chum qui s'effondre sur les couvertures. Je sais que ma décision peut sembler cruelle, que je viens de créer une onde de choc dans sa vie, mais ce n'est plus de mon ressort, désormais. J'ai assez donné. Maintenant, je tire un trait sur cette histoire et je passe à autre chose. Je peux très bien vivre sans homme. Je suis tout à fait capable de m'autosuffire.